

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

RIVAGES/NOIR

**BENJAMIN
FOGEL**

**LE SILENCE
SELON
MANON**

Sommaire

Dossier
Benjamin Fogel
prix des Postiers écrivains 2022
« Le Silence selon Manon »

02. Édito
03. Entretien avec Benjamin Fogel
06. Extraits choisis - « Le Silence selon Manon »
de Benjamin Fogel
08. « André Breton – Jean Paulhan. Correspondance
1918-1962 »
10. Clarice Lispector - Correspondance et portrait
12. Dernières parutions
15. Agenda



Édito

Benjamin Fogel, « Le Silence selon Manon » Prix des Postiers écrivains 2022

Nathalie Jungerman

C'est avec *Le Silence selon Manon*, publié en 2021 aux éditions Rivages/Noir, que Benjamin Fogel a remporté le prix des Postiers écrivains le 10 janvier dernier, lors de la cérémonie des vœux du Groupe La Poste. Son livre précédent, *La Transparence selon Irina*, paru chez le même éditeur, avait été récompensé par une mention spéciale du jury présidé par l'écrivain Alain Absire. Ces deux romans noirs à la fois documentaires et textes d'anticipation – l'un se passe en 2025 et l'autre en 2058 –, qui abordent des enjeux socio-politiques et interrogent notre monde et ses dérives liées aux technologies ultra-modernes, font partie d'une trilogie dont le dernier tome est en préparation. Postier depuis quinze ans*, Benjamin Fogel est aussi le cofondateur des éditions Playlist Society qui publient des essais culturels sur le cinéma, la musique et la littérature. Dans *Le Silence selon Manon*, deux mouvements s'affrontent : les incels, « célibataires involontaires » qui, dévorés par la haine, lancent en ligne des campagnes de harcèlement contre les femmes qu'ils ne peuvent séduire et les neo straight edge, (inspiré du courant politico-musical du straight edge né dans les années 1980), représentés par les musiciens d'un groupe, Significant Youth, qui prônent des valeurs humanistes et féministes, mais ne sont pas exempts de comportements ambivalents. Trois personnages féminins, Iris, Kahina et Manon, vont chacune « incarner un des positionnements possibles face à la situation. » Ce roman, dans lequel le silence constitue un autre rapport au monde, assourdissant, se lit d'un seul souffle. Les questions soulevées, l'intrigue, la complexité des personnages et la construction en font l'attrait. Benjamin Fogel, que nous avons interviewé, a publié en 2015 un premier texte aux éditions Le Mot et le Reste, intitulé *Le Renoncement de Howard Devoto* : une biographie fictionnelle sur le chanteur et compositeur britannique, l'une des figures phares du mouvement punk et post-punk. La musique, « vecteur de réflexion », est au cœur de son écriture.

* Benjamin Fogel est actuellement Directeur produit d'Okapi, la plateforme d'exposition des services numériques du Groupe La Poste. Il a été Directeur projet de l'Identité Numérique et a travaillé au sein de la Direction des Achats.

Entretien avec Benjamin Fogel

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Vous venez de recevoir le prix des Postiers écrivains pour votre deuxième roman publié aux éditions Rivages/Noir : *Le Silence selon Manon* (avril 2021). Le premier, paru en 2019 s'intitulait *La Transparence selon Irina*. Il était également en lice pour ce prix littéraire et a été récompensé par une mention spéciale du jury en 2020. Ces deux fictions, qui questionnent notre avenir, sont liées par des problématiques et des thèmes communs : les réseaux sociaux, l'identité, l'anonymat, la transparence, les impacts des technologies sur le monde, la politique, la criminalité, etc. L'histoire du *Silence selon Manon*, qui se passe en 2025, précède l'histoire de la première fiction. Cette dernière projette le lecteur en 2058. Vous avez prévu, je crois, d'écrire une trilogie. À quel moment l'avez-vous envisagée ? Au cours de la rédaction du premier livre ? Et est-ce que le troisième réunira les personnages des deux autres ?

Benjamin Fogel L'idée d'une trilogie est arrivée au moment des travaux préparatoires de *La Transparence selon Irina*. J'avais initialement prévu de débiter le livre par une longue introduction, qui aurait expliqué précisément comment la situation dans les années 2020 avait engendré un changement de paradigme aboutissant à la fin du capitalisme et à son remplacement par la transparence, un système qui a permis aux pays riches de sortir de la crise énergétique via un contrôle drastique des données des citoyens, des entreprises et de l'État. C'est un système qui offre plus de liberté – mise en place du revenu universel, disparition des discriminations... –, tout en supprimant le concept de vie privée. En travaillant sur cette introduction,

j'ai réalisé qu'elle ne fonctionnait pas. On était dans un cours d'histoire fictive et non dans une fiction. J'ai alors décidé de rester focalisé sur mon histoire de 2058, avec l'espoir, si le roman marchait, de pouvoir en sortir un second qui raconterait la France de 2025 et comment se passe le basculement. Puisque j'avais deux tomes en tête, l'idée de trilogie est ensuite arrivée très rapidement. Le troisième tome débutera en 2060 et reprendra les événements une semaine après la fin de *La Transparence selon Irina*. On y retrouvera l'intégralité des personnages des deux précédents : Camille et Lukas, Holly et Sébastien Mille, Yvan et Manon, et bien sûr les Obscuranets.

En préambule au *Silence selon Manon*, une note prévient le lecteur que les événements antérieurs à 2020 sont réels et ceux postérieurs à 2020 sont fictionnels. Certains passages de ce roman, qui est à la fois un roman noir, un thriller psychologique, un texte d'anticipation, un roman politique, s'apparentent presque à l'essai ou au documentaire. Privilégier la forme romanesque plus que, par exemple, l'essai prospectiviste, était plus propice au brassage des genres et permettait davantage de liberté ?

B.F. Je suis très lié à la forme de l'essai, non seulement via ma maison d'édition, qui publie des essais culturels sur le cinéma, la musique et la littérature, mais aussi par mes goûts : j'aime quand les textes font entrer de l'analyse sociale ou politique dans la fiction, à l'image de Michel Houellebecq ou d'Alain Damasio. La fiction a ce pouvoir de tout englober. Tout est fiction. On peut y mélanger



Benjamin Fogel
Photo © Alexis Fogel

Benjamin Fogel a 40 ans. Postier depuis 2007, il a travaillé au sein de la Direction des Achats, a été Directeur projet de l'Identité Numérique et est désormais Directeur produit d'Okapi, la plateforme d'exposition des services numériques du Groupe. Il est le cofondateur des éditions Playlist Society, qui publient des essais culturels sur le cinéma, la musique et la littérature. Après un récit sur l'une des figures phares du mouvement punk, *Le Renoncement de Howard Devoto* (Le Mot et le Reste, 2015), il publie en 2019, *La Transparence selon Irina* (Rivages/Noir), sa première œuvre de fiction. En 2021 sort *Le Silence selon Manon*.



Benjamin Fogel
Le Silence selon Manon
Éditions Rivages/Noir,
344 pages, avril 2021
Prix des Postiers écrivains 2022



politique, philosophie et poésie au sein d'une histoire rocambolesque, d'un pur roman d'aventures, d'un divertissement qui s'assume. La fiction, c'est la liberté qui n'a pour limite que les contraintes que l'auteur ou l'autrice s'impose. Personnellement, je m'impose beaucoup de contraintes – un personnage principal non genré et un fonctionnement social rigoureux dans *La Transparence selon Irina*, une base documentaire dans *Le Silence selon Manon* –, mais, une fois le cadre établi, je m'autorise à tout mélanger.

Est-ce que vous travaillez beaucoup à la construction du récit avant de vous lancer dans l'écriture ?

B.F. Je fais partie de ces auteurs qui structurent beaucoup en amont. J'ai besoin de construire une réflexion aboutie avant de me lancer dans l'écriture. Il faut que je sois sûr d'avoir quelque chose à raconter, quelque chose qui va au-delà du destin de mes personnages. J'admire les écrivains et écrivaines qui font confiance à leurs personnages pour bâtir leurs romans, qui les jettent sur le papier et suivent leur existence page après page, se laissant guider par eux. J'en suis incapable. Je n'aurais pas su raconter l'histoire de Camille sans savoir exactement où celle-ci menait et ce que je voulais raconter à travers elle.

Chaque chapitre se concentre sur un personnage qui contribue à l'avancée narrative du récit. Un seul personnage, prénommé Simon, parle à la première personne, comme s'il témoignait. Pourquoi ce choix ?

B.F. C'est essentiel pour moi que chacun de mes textes soit incarné à la première personne par au moins un personnage. Pour *Le Silence selon Manon*, le choix s'est tout de suite porté sur Simon pour des questions personnelles et narratives. Comme Simon, je souffre d'acouphènes et j'avais besoin du « je » pour retranscrire au mieux cette douleur. Par ailleurs, Simon est un personnage très manipulateur, mais qui est très sincère dans sa démarche, à cause d'un égocentrisme, qui lui fait spontanément rechercher son bonheur personnel – un bonheur qui passe aussi par l'image positive qu'il veut renvoyer de lui. J'avais besoin qu'on soit dans sa tête, car strictement vu de l'extérieur il serait passé pour un psychopathe déshumanisé – alors qu'il est un psychopathe alimenté par une logique qui est presque banale et ordinaire, à l'heure de la mise en avant permanente de soi.

Dans *Le silence selon Manon*, deux tendances s'affrontent : les incels, « célibataires involontaires », masculinistes frustrés qui, sous cou-

vert d'anonymat, lancent en ligne des appels à la haine, des campagnes de harcèlement contre les femmes qu'ils ne peuvent séduire et les neo straight edge, (fictionnel, inspiré du courant politico-musical du straight edge né dans les années 1980), représentés par les musiciens d'un groupe, Significant Youth, qui prônent des valeurs humanistes et féministes, mais ne sont pas exempts de comportements ambigus. Vous exploitez les failles des deux courants et montrez les dangers, les ambivalences de chacun, laissant au lecteur son libre arbitre... Qu'est-ce qui est à l'origine de ce récit ? Qu'est-ce qui l'a motivé ? Quelques mots sur l'histoire que vous racontez et qui commence par le suicide d'une jeune fille harcelée sur les réseaux sociaux...

B.F. Dans *La Transparence selon Irina*, toutes les discriminations ont disparu, à l'exception de la misogynie. Je voulais donc écrire un prequel où le monde était dévoré par la haine des hommes à l'égard des femmes. C'est l'un des sujets les plus importants à mes yeux – on parle de la domination de la moitié de la population sur l'autre –, dont les enjeux actuels se jouent souvent en ligne, entre prises de positions, débats idéologiques et harcèlements en ligne. Je ne voulais pas écrire un roman féministe, mené par des personnages féminins puissants, car j'ai l'impression qu'il y a beaucoup de femmes bien mieux placées que moi pour écrire de tels romans. Je ne voulais pas occuper, ou plutôt voler, de l'espace sur ce sujet. Par conséquent, j'ai pris la posture de m'intéresser principalement à l'autre camp, avec en ligne de mire les masculinistes et les hommes pro féministes. Au départ, on croit qu'il va s'agir d'une guerre entre le camp du mal et du bien, alors qu'il s'agit d'une guerre entre le camp du mal et du « un peu moins mal ». En face de ces hommes, il y a trois femmes, qui chacune vont incarner un des positionnements possibles face à la situation : Iris, qui est embrigadée par les hommes ; Kahina, qui préfère prendre la fuite et vivre loin de tout ça ; et Manon, qui est une combattante, qui va se dresser contre l'injustice.

Une thématique, très actuelle, que vous abordez, concerne une réflexion sur le silence dans un monde dominé par le bruit... Pouvez-vous nous en dire davantage...

B.F. Le débat intellectuel oscille entre le bruit de fond permanent et le traumatisme sonore provoqué par celles et ceux qui hurlent – à l'image de la *trumpisation* de la politique. L'acouphène, c'est ce bruit de fond, auquel il faut s'habituer, jusqu'à l'oublier, pour retrouver l'espace nécessaire à la

réflexion. En face, il y a aussi le silence qu'entend Manon, qui constitue un autre rapport au monde : une prise de recul pour concevoir la société loin des extrémistes, qui monopolisent le débat.

Au cœur du *Silence selon Manon*, il y a le groupe fictif Significant Youth et son leader tourmenté, Yvan. Est-ce une manière de faire résonner la musique, l'art, avec les sphères socio-politiques ? Quelle importance la musique a-t-elle dans votre écriture ?

B.F. Mon premier roman – une biographie fictionnelle – s'intitule *Le Renoncement de Howard Devoto* (Le Mot et le reste, 2015). Howard Devoto est le fondateur des Buzzcocks et de Magazine, qui sont respectivement les groupes phares des mouvements punk et post-punk. Sa musique est profondément politique. Il se lance dans le punk avec l'idée que n'importe qui peut créer et s'exprimer, avant de basculer sur une musique plus élitiste, esthétiquement complexe. Toute son œuvre peut être vue comme une réflexion sur la démocratie participative : tout le monde peut s'engager, mais à condition de vraiment s'impliquer intellectuellement dans un second temps. L'histoire de la musique dit tellement de choses sur notre rapport à la société et au monde. C'est un vrai vecteur de réflexion, et on peut toujours y trouver des métaphores de la vie. Dans tout ce que j'écris, la musique joue un rôle à un moment où un autre.

La place de l'identité et de la liberté dans un contexte de transparence qui est développée dans *La Transparence selon Irina* est évoquée et questionnée dans ce deuxième livre qui fait office de premier opus... On comprend très vite que pointe le danger d'un système totalitaire (Cf. *Mémo pour la transparence comme système politique*)...

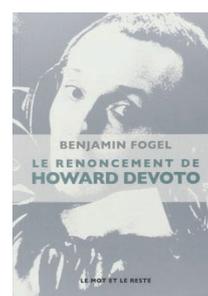
B.F. Oui, *La Transparence selon Irina* décrit ce que j'appelle « la dictature molle » : beaucoup de règles et d'obligations, qui limitent l'intensité de la vie, mais assurent à toutes et tous une certaine sérénité. Mes romans sont des illustrations de cette question : « Quel pourcentage de liberté sommes-nous prêts à sacrifier pour conserver notre mode de vie occidental ? » Je n'ai pas la réponse à cette question, et chacun de mes personnages y apporte une réponse différente. La question du totalitarisme sera au cœur du tome 3.

À la fin du roman figurent (comme pour les articles, essais ou études) un lexique qui donne encore plus de crédibilité à une sorte d'extension du présent, ainsi que des références bibliographiques où sont réunis essais, poésie, romans policiers et de science-fiction... Est-ce une manière pour vous d'inviter les lecteurs à poursuivre votre constat, vos questionnements, à savoir, interroger le rapport entre le réel et la fiction ou de montrer comment réalité et fiction entretiennent des rapports étroits et s'alimentent mutuellement ?

B.F. J'aime que le texte déborde, qu'il y ait comme une histoire parallèle qui vienne s'y greffer au travers des notes de bas de page, des annexes, du lexique, des références bibliographiques, mais aussi d'autres romans, via l'intertextualité – il m'arrive d'emprunter des personnages des livres d'autres auteurs et autrices, comme si nos textes se déroulaient dans le même univers. Le lexique en particulier souligne que le roman s'appuie sur une véritable documentation et s'inscrit dans la continuité de travaux réalisés par d'autres. La nature des sources, de genre et typologie différents, montre là encore que tout peut nourrir la fiction. J'aime l'idée que mes romans ne soient pas des œuvres solitaires et uniques, mais qu'ils s'inscrivent dans un grand tout.



Benjamin Fogel
La Transparence selon Irina
Éditions Rivages/Noir,
2019, 272 pages
Mention du jury du prix des
Postiers écrivains 2020.



Benjamin Fogel
Le Renoncement de Howard Devoto
Éditions Le Mot et le Reste,
2015, 184 pages.

Extraits choisis

Le Silence selon Manon
© Éditions Rivages/Noir

Sébastien Mille

Trois mois avant l'attentat

[...]

Page 13

Sébastien Mille vient d'avoir 50 ans. Au sein du Service central de documentation criminelle (SCDC), division phare du Service central de renseignement criminel (SCRC), il dirige une équipe d'archivistes et d'analystes de données dont la mission est d'identifier les fanatiques prêts à mourir pour leurs idées, désireux de déstabiliser l'ordre social. En parallèle de ses activités d'encadrement, Sébastien Mille rédige lui-même des notes sur les forces en présence, informe le ministère de l'intérieur des dangers à venir et des risques de radicalisation. Ces dernières semaines, il a suivi l'affaire Juliette Gosset de près, sans pouvoir intervenir. La jeune femme n'a jamais porté plainte. Les hommes qui ont mené une cabale contre elle étaient intraquables, protégés par les nouvelles techniques de camouflage garantissant un anonymat total sur Internet. Sébastien Mille s'est intéressé à son cas dans le cadre de sa veille sur les incels. À l'origine, le terme « incels » désignait des personnes incapables de trouver des partenaires amoureux, malgré leur désir de vivre en couple. Mais depuis 2014, les incels ont évolué en une communauté d'individus de sexe masculin esseulés, persuadés que la libération de la femme est à l'origine de leur célibat forcé. Haïssant les personnes sentimentalement et sexuellement épanouies, ils sévissent en ligne, principalement en Amérique du Nord et en Europe, se matérialisant parfois dans le monde réel pour commettre des crimes, voire des attentats.

Page 15

Juliette Gosset, étudiante en école de commerce, tenait un blog cinéophile où elle aimait épingler la manière dont les réalisateurs traitaient leurs figures féminines. Le 14 novembre 2024, elle a reçu simultanément près de 200 notifications sur les réseaux sociaux, la traitant de mocheté déliquescence, de lesbienne crasseuse, brocardant sa chatte malpropre et ses réflexions geignardes. Elle n'a pas compris ce qu'il se passait. En tapant son nom dans Google, elle a découvert que KenKILLER, un type qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, venait de la jeter en pâture à une horde de loups, sur un forum masculiniste. Sébastien Mille imagine parfaitement sa stupeur – Pourquoi moi ? Pourquoi maintenant ? –, et sa relecture frénétique de tous ses derniers messages, tous ses derniers posts, pour comprendre lequel avait fait d'elle l'ennemie de toute une communauté. Juliette Gosset s'est rebellée. Elle a montré les crocs, défendu ses positions. En réponse, elle a reçu des photos de femmes mutilées ou décapitées. Un mois durant, les insultes ont perduré. Épuisée par la lecture quotidienne de ces immondices, elle les a suppliés d'arrêter. « On arrêtera quand tu seras morte », a répondu l'un d'eux. Quand elle a menacé de porter plainte, KenKILLER s'est fendu d'une déclaration publique à son égard : « Si tu n'as pas les épaules assez larges, dégage des réseaux. » Témoin silencieux des attaques, Sébastien Mille a fait autant de copies d'écran que nécessaire. La première semaine de janvier 2025, Juliette Gosset a reçu un message privé d'un dénommé RedFrog : « Si tu admets être une pétasse misérable et que les incels te sont intellectuellement supérieurs, alors on te foutra la paix. » Elle a partagé le message sur son fil, complété de la mention : « Plutôt crever. » La riposte n'a pas tardé : « Tes vœux seront

bientôt exaucés. » Des internautes prenaient la défense de la jeune femme. Mais ils étaient inoffensifs, désarmés et en minorité face aux nombres de comptes adverses, dont on ne savait s'il s'agissait de véritables humains ou de robots programmés pour accroître le volume de tweets fielleux. [...]

Sébastien Mille l'a contactée pour la convaincre de porter plainte. Elle a refusé, par peur d'envenimer la situation. « Les flics ne peuvent rien contre le cyber-harcèlement », arguait-elle. Lui-même savait la police démunie. « Vous n'êtes pas seule, lui disait-il. Si vous avez besoin de parler, je suis à votre disposition. On s'efforce de notre côté de décourvrir qui se cache derrière ces comptes. » Sa sollicitude n'a fait qu'aggraver la situation. Juliette Gosset n'avait pas besoin d'une oreille compatissante. Elle avait besoin que ses harceleurs soient identifiés et neutralisés. Si un gradé comme Sébastien Mille était impuissant, personne ne pouvait rien pour elle. À partir de ce moment, Juliette Gosset a néanmoins envoyé à Sébastien Mille des comptes rendus détaillés de l'entreprise de destruction psychique menée contre elle, lui fournissant les messages privés auxquels il n'avait pas accès. [...]

En février 2023, Sébastien Mille avait donné une interview à *Marianne* où il alertait sur le pouvoir des nuisances des incels. Les sphères masculinistes avaient immédiatement riposté. Hormis quelques messages désobligeants, on ne l'avait pas attaqué frontalement. On avait préféré s'en prendre à sa fille Holly, alors âgée de 18 ans.

Kahina Val

Neo straight edge vs ultra incels

Page 24

Les lumières se sont éteintes. Le groupe est entré sur scène, sous des applaudissements refrénés, le public ne voulant pas faire passer son enthousiasme pour de la ferveur. Un premier riff de guitare a résonné, très vite doublonné par la basse, puis soutenu par la batterie. Yvan Langalter, chanteur de Significant Youth, s'est emparé du micro, mais n'a pas encore prononcé le moindre mot. Il attend, les yeux dans le vague, comme s'il faisait le vide dans sa tête. Au moment où la musique de ses trois compères atteint un premier climax, il hurle et le show commence. La foule ne bouge pas. Malgré la violence du son, malgré les coups qui bouillonnent, les gens conservent leur calme. Conformément au souhait du groupe, ils resteront immobiles pendant tout le concert, impassibles face à la déferlante sonore. En lieu et place des pogos, des corps qui s'entrechoquent, des esprits qui communnient habituellement dans les concerts de hardcore, se trouvent des hommes et des femmes concentrés sur le son et les discours du chanteur, refusant les exaltations bestiales qui pourraient les détourner de la musique.

Kahina a déjà assisté à ce spectacle des dizaines de fois. Rien ne l'avait prédestinée à passer ses nuits dans la chaleur des salles de concert, fondue dans la masse des activistes de la scène neo straight edge, en qualité de conjointe d'Yvan Langalter, leader français du mouvement dont Significant Youth est la figure de proue. Elle a rencontré Yvan deux ans auparavant, en 2023 dans un bar de la rue Daunou, à deux pas du métro Opéra, après avoir échangé plusieurs nuits avec lui via la messagerie d'une application de rencontres. À 29 ans, elle venait de remporter le Grand prix de neurologie pour ses travaux sur la dégradation des sens, et souhaitait profiter de cette accalmie dans sa vie professionnelle pour sortir de sa solitude.

Simon de Christo

L'ouïe et l'esprit

Page 127

Jeudi 14 mai. Ce matin, je suis retourné voir le docteur Ohresser. Ses avertissements m'ont mis plus bas que terre. Ne connaissant pas l'origine de l'acouphène et ce qui pourrait ag-

graver mon état, elle m'a dissuadé d'assister à des concerts en électrique pour le restant de mes jours, y compris en me protégeant avec des bouchons d'oreilles ou des filtres sonores. Depuis des années, je passe mes soirées en concert. Se fondre dans la masse, apprivoiser les cris et le rythme, vibrer en soi, par résonnance avec autrui, sans perdre son individualité : seuls les concerts peuvent générer ces moments de transe quasi mystique, ces grandes messes spirituelles où l'on se reconnecte au collectif. Comment vais-je annoncer à Yvan que je n'assisterai plus aux concerts de Significant Youth ? Mon frère me manque. Nous ne nous sommes pas vus depuis trois semaines. Il rentre de tournée ce soir, mais passera la soirée avec Kahina.

[...]

Je m'engage à écrire à Manon, pour avoir la paix. Iris se lève, vaque à ses occupations. Je reste immobile sur le canapé, seul avec le son, prêt à m'arracher les cheveux, à prendre un couteau pour me gratter le cerveau. Je veux faire mal à l'acouphène. Je sens monter une crise de panique. Des pensées sombres m'envahissent. Et si je ne m'en sortais pas ? Et si je n'arrivais pas à vivre avec ce son abominable ? L'acouphène se niche systématiquement entre moi et tous les plaisirs de la vie. Les discussions m'éreintent, les moments de détente passent pour des épreuves. Je n'arrive pas à lire. Mon cerveau me transmet une information qui n'existe pas. Je ne peux plus lui faire confiance, je me méfie de mes autres sens. Les couleurs que je vois, les odeurs que je perçois sont-elles encore réelles ou s'agit-il d'une autre invention ? L'acouphène est le grain de sable qui me révèle la fragilité de mes représentations du monde.

Sites Internet

Éditions Rivages

<https://www.payot-rivages.fr/rivages/livre/le-silence-selon-manon-9782743652777>

Éditions Playlist Society

<https://www.playlistociety.fr/>

Fondation La Poste

<https://www.fondationlaposte.org/projet/benjamin-fogel-remporte-le-prix-des-postiers-ecrivains-2022>



Douze ouvrages ont été présentés par les éditeurs pour la septième édition de ce prix dont le jury est présidé par Alain Absire.

Mettre en lumière les talents des postiers : c'est la vocation du prix des Postiers écrivains qui récompense un ouvrage écrit en langue française par un postier actif ou retraité. Imaginé et voulu par le Président-directeur général du Groupe La Poste, mis en œuvre par la Fondation La Poste, ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier actif ou retraité. Un prix qui salue la capacité d'engagement et de création des postières et postiers et qui joue pleinement son rôle d'accélérateur : la Fondation passe commande de plusieurs centaines d'exemplaires de l'ouvrage distingué et en assure la promotion au sein du Groupe La Poste et en externe.

Philippe Wahl lancera dans quelques semaines la 8ème édition du prix.

Membres du jury :

Président : Alain Absire, Écrivain, Président de l'association « Réparer le langage, je peux »

Philippe Bajou, Secrétaire Général, Directeur Général Adjoint du Groupe La Poste

Georges-Olivier Châteaureynaud, Écrivain

Valérie Decaux, Directrice Générale Adjointe, Directrice des Ressources Humaines et des Relations Sociales du Groupe La Poste

Yves Delmas, Lauréat Prix des postiers écrivains 2021, Directeur général de GeoPost pour l'Europe

Bénédicte des Mazery, Écrivaine et journaliste

Jean-Luc Manet, Assistant d'études à La Poste (Branche Services Courriers Colis), Lauréat du Prix des Postiers écrivains 2017

Carole Martinez, Écrivaine

Anne Nicolas, Directrice du Musée de La Poste

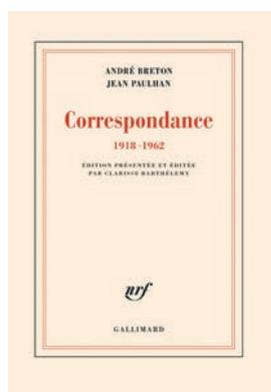


Vidéo : Présentation du prix des Postiers écrivains par Anne-Marie JEAN, Déléguée générale de la Fondation d'Entreprise La Poste et interview du lauréat 2022 : Benjamin FOGEL.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/benjamin-fogel-remporte-le-prix-des-postiers-ecrivains-2022>

André Breton Jean Paulhan Correspondance 1918-1962

Par Gaëlle Obiégly



Le livre refermé, la lecture de cette correspondance s'est poursuivie pendant mon sommeil. Non pour en rêver mais, plus étonnant, pour produire une méthodologie. Quelqu'un qui voudrait réaliser un biopic sur Breton, me suis-je dit, ou une docufiction sur Paulhan, ou un podcast sur le surréalisme, ou une série sur l'institution littéraire au XXe siècle, n'aurait qu'à adapter ces lettres pour obtenir d'authentiques dialogues.

Les lettres oscillent entre trop d'amabilités et des injures. C'est ce qui en fait l'attrait. Jean Paulhan est absent pendant la première partie du livre. Disons, il est le destinataire de nombreuses lettres d'André Breton qui aura soufflé et craché sur cette amitié comme sur un feu récalcitrant. Les lettres sont inégalement réparties entre les deux épistoliers. Les échanges sont irréguliers ; parfois ils se répondent par retour de courrier ; parfois le silence s'installe. Bref, cette amitié à laquelle Breton tient beaucoup semble fragile, pourtant elle perdure malgré les obstacles. Elle reprendra après une rupture puis s'essouffera dans les années 1950. La rupture intervient en 1926 après un moment d'une grande violence verbale. Breton en est l'auteur. À ses témoignages d'admiration vis-à-vis de Jean Paulhan succèdent des injures en cascades. Face à cela Paulhan conserve une expression aussi distante que bienveillante. Est-ce ce que Breton considère comme de la lâcheté ? Le critique, éditeur de la NRF affiche une constance, une mesure qui contrastent avec la fureur et la fébrilité du chef du surréalisme. Leur correspondance révèle à la fois les profondes convergences de vue entre les deux hommes et la radicale différence de leur nature et de leur ton. Le premier aspect de cette révélation étonne plus que le second. Car il semble aller de soi que ces deux personnages

s'opposent dans leur expression puisqu'ils incarnent chacun deux positions littéraires aux antipodes. Il est surprenant qu'ils se rejoignent, en revanche. Ainsi donc cet important volume de lettres offre un nouveau regard sur l'histoire du surréalisme. On l'aborde ici à travers la relation littéraire qu'ont tissée le chef du surréalisme et la figure d'autorité de *La Nouvelle Revue française*. Pendant 40 ans ils ont correspondu, non sur des sujets intimes, non sur des sujets littéraires, mais dans le cadre de la littérature. Cadre qu'ils ont eu à cœur de déplacer, élargir, briser, reconstruire. Breton incarne l'avant-garde artistique ; Paulhan représente l'institution littéraire. Pourtant ils se rejoignent dans une philosophie qui fait de l'art, et de la littérature en particulier, un élément essentiel de l'existence. Et cette conception se traduit autant dans leurs œuvres que dans leurs gestes critiques. Pour Breton, comme pour Paulhan, on ne peut appréhender une œuvre qu'en l'intégrant à sa propre vie. La critique d'art qu'ils exercent, et celle qu'ils respectent répond à cette idée. Cela prend le ton de l'injonction chez Breton. Tandis que Paulhan garde une attitude plus froide mais toujours aimable ici, comme dans toutes les correspondances qu'on lui connaît. Si dans son métier d'éditeur, il s'est appliqué à discerner « la littérature littéraire » d'une littérature fabriquée, il accorde à quiconque une légitimité à faire de la littérature. Il partage cela avec Breton pour qui, justement, l'art échappe à la valeur. N'importe qui peut faire de l'art, peut faire de la littérature, à partir de n'importe quoi. Pour Paulhan, dès lors qu'on s'essaie à l'art, on en pénètre la communauté. Et dès qu'il y a une intention d'expression, une tentative de littérature, on peut reconnaître la littérature. Cette conception généreuse a guidé l'intérêt de Paulhan, de Breton et plus tard de Dubuffet vers les poètes du dimanche, les artistes amateurs et les figures de l'art brut. Paulhan leur offre une existence institutionnelle et Breton les inclue dans l'intensité de sa réflexion littéraire. Sur cette longue période qui s'étend de 1918 à 1962, on voit perdurer leur compagnonnage intellectuel malgré une amitié en dents de scie. Les témoignages d'admiration voisinent avec les insultes. Un silence de dix ans n'empêchera pas leur relation de renaître en 1937. Le 6 avril, Paulhan le remercie de son envoi de *L'Amour fou*. Cela dit beaucoup, par métaphores, du parcours de leur amitié. La dédicace est magnifique. Elle résume les échanges de lettres qui ont précédé cet envoi : « À Jean Paulhan, en souvenir de sa fenêtre très lumineuse à mes yeux durant la guerre – je n'ai pas oublié malgré la pluie de cendres – drôle d'entente ! Souvenir en forme de pont traversé comme la vie. André Breton. » Cela mérite de s'y attarder un peu. On perçoit la nostalgie de Breton vis-à-vis des tout premiers débuts de leur relation, la rencontre pendant la guerre de 14-18. Il

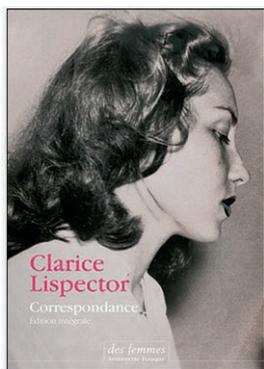
était alors un jeune médecin qui, avec son ami Aragon, lisait Lautréamont en faisant des gardes à l'hôpital militaire. Breton fait allusion dans sa dédicace à cette époque et à l'attraction personnelle qu'il éprouva pour Paulhan. Les lettres qui précèdent la rupture en donnent témoignage. En 1926, Breton a fait savoir en une phrase à Paulhan qu'il le tient pour un *con* et un *lâche*. Ils renoueront lentement douze ans plus tard, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. C'est à cette rupture qu'il fait allusion dans sa métaphore de la « pluie de cendres ». L'autre métaphore de la dédicace, « le pont traversé », revient aux liens initiaux et à l'intérêt des deux hommes pour les rêves et l'ésotérisme de l'esprit. Ésotérisme autour duquel Breton ne parviendra pas à rassembler la jeune génération dans la dernière saison du surréalisme. Mais l'art magique aura uni Paulhan et Breton dès les débuts de leur aventure amicale. « Le pont traversé de la vie » est aussi une image pour redéployer une « drôle d'entente », c'est-à-dire une complicité intellectuelle profonde mais distante et instable. Après dix ans de rupture, Breton met en place un pont de mots afin de regarder en arrière et reconsidérer leur histoire, leur connivence. En vue de se retrouver. Dès 1918, Breton a exprimé opiniâtement son désir d'amitié. « Vous êtes précisément l'ami que j'attendais à cette époque de ma vie. J'ai 22 ans ». Jean Paulhan lui a fait connaître Paul Éluard qui deviendra aussi un ami et un poète important du mouvement surréaliste. Cette relation épistolaire permet de découvrir le rôle décisif de Jean Paulhan dans les origines du groupe surréaliste. Non seulement sur le plan social mais aussi intellectuel. Il prend part à la pensée critique du surréalisme. On le voit précisément quand, sollicité à la veille du Congrès international pour la détermination des directives et la défense de l'esprit moderne, Paulhan envoie des questions qui pourraient être débattues pen-

dant la première séance. Il y expose sa réflexion sous forme interrogative. Son art de la question est remarquable. Il problématise l'esprit moderne et ses enjeux esthétiques. S'agit-il d'une nouvelle façon de concevoir ? Pour, avec cet esprit nouveau, aborder l'extérieur. Cela déboucherait sur un retournement des valeurs. Ainsi l'art ne serait plus l'apanage des romans, des tableaux, des poèmes mais se trouverait dans les faits divers, dans la science. Paulhan se demande : l'esprit moderne est-il la prévision d'un tel retournement ? La Révolution surréaliste a su s'emparer de l'intelligence de Paulhan qui, vis-à-vis du groupe, a gardé ses distances.

André Breton et Jean Paulhan
Correspondance 1918-1962
Édition de Clarisse Barthélémy
Gallimard, Collection Blanche,
272 pages, 2021.

Clarice Lispector : Portrait Correspondance édition intégrale

Par Corinne Amar



Clarice Lispector, écrivaine, romancière, voyageuse, épistolière ; elle fut cette figure mythique qui fascina ses compatriotes et dont le visage même, de Sphinx, captivait tant, qu'il orna dans les années 2010 au Brésil, des timbres-poste ; Clarice Lispector, Brésilienne et juive, née en Ukraine, en 1920, morte en 1977, à Rio de Janeiro.

Sa correspondance intégrale¹, parue aux Éditions des femmes-Antoinette Fouque, est une manière d'ouvrir ou réouvrir, en même temps que ses lettres – laboratoire d'une partie importante de son œuvre – ses romans et la fabuleuse biographie de Benjamin Moser, *Clarice Lispector, Pourquoi ce monde ?*²

À la fin de ce portrait si vivant, fascinant, son biographe inclut en ultime page un paragraphe seul et un titre, *Épilogue*, aussi sobre qu'éclairant qui nous dit ceci : « Clarice Lispector ne put être enterrée le lendemain, jour de son cinquante-septième anniversaire, car cela tombait pendant le shabbat. Le 1^{er} décembre 1977, dans le cimetière israélite de *Cajú*, elle fut mise en terre selon le rite juif orthodoxe (...). Sur la pierre tombale, gravé en hébreu, le nom caché : *Chaya bat Pinkhas. Chaya, fille de Pinkhas.*³

Elle venait, nous explique Benjamin Moser dans son introduction « de l'univers des Juifs d'Europe de l'Est – un univers de saints, de rabbins et de miracles, un univers confronté aux premiers signes avant-coureurs de sa fin imminente. » Cette vocation mystique, elle la porta dans son œuvre, ancrée dans la société brésilienne, irriguée par la tradition juive ; une œuvre inquiète, extatique, introspective, séduisante comme elle séduisait elle-même par le mystère que, malgré elle, elle dégageait, et bouleversante, entre une expérience intime de la solitude et une nostalgie de la communion.

« Je suis née en Ukraine, patrie de mes parents. Je suis née dans un village appelé Tchechnik, qui ne figure pas sur la carte tant il est petit et insignifiant. Au moment où ma mère était enceinte de moi, mes parents étaient déjà en route pour les États-Unis ou le Brésil, ils n'avaient pas encore décidé : ils se sont arrêtés à Tchechnik pour que je naisse et ils ont continué leur voyage. Lorsque je suis arrivée au Brésil, je n'avais que deux mois ! »⁴, écrit-elle, à propos de ce petit village dans lequel elle naît, alors que ses parents se décident à émigrer, dans une époque dure de violence, de guerre civile, de famine et de pogroms. On doit aux Éditions des femmes la presque totalité de l'œuvre de Clarice Lispector, traduite en français – des nouvelles, des contes, des romans, des chroniques, une correspondance abondante. Elle est unique, mais il arrive qu'on la compare à Virginia Woolf ou à James Joyce, dans cette proximité qu'elle a aussi, avec le monologue intérieur. Dans ses lettres, elle évoque souvent « la douleur d'écrire des livres » ou l'écriture telle « une malédiction », pourtant, écrire, dit-elle, est un acte compulsif. « Je n'ai pas écrit une seule ligne, ce qui nuit à mon repos. Je vis en attente d'inspiration avec une avidité qui ne me donne pas relâche. J'en suis même arrivée à la conclusion qu'écrire est la chose que je désire le plus au monde, plus même que l'amour », écrit-elle à Tania, sa sœur chérie, alors qu'elle n'a que vingt-deux ans. Elle publie son premier roman, *Près du cœur sauvage*, un an plus tard. Elle détonne dans ce paysage catholique et réactionnaire du Brésil de l'époque, tandis qu'on la dit douée. Le roman nous raconte la vie de Joana, fille d'une mère « pleine de pouvoirs et de maléfices », indépendante et obstinée, tôt disparue, et d'un père lointain et distrait. Le mystère du monde la hante comme la hante celui de son être propre. *Je suis si mystérieuse que je ne me comprends pas moi-même*, explique-t-elle à plusieurs reprises⁵. L'angoisse, « le désarroi d'être vivante », ses fantômes, ses morts, en même temps que l'amour qu'elle porte au monde, viendront tisser la trame de son œuvre. Clarice perd sa mère, à l'âge de neuf ans. Cette dernière violée pendant un pogrom, et qui en avait contracté une syphilis, a conçu sa fille priant pour que sa grossesse fasse reculer sa maladie. Ayant échoué à la garder en vie, Clarice Lispector reviendra souvent sur la notion de faute et de culpabilité.

Plus tard, d'autres romans clés aux titres énigmatiques magnifieront son talent ; *Le Lustre* (1946), *La Ville Assiégée* (1949), *Le bâtisseur de ruines* (Gallimard 1970), *L'heure de l'étoile* (1977), *Água Viva* (1980), *La passion selon G.H* (1985), sans pour autant lever le voile sur son mystère. Des études de droit, un emploi de journaliste ;

puis, à partir de 1943, mariée à un diplomate, elle suit ses affectations, à Naples, Rome, Berne, Lausanne, Washington ou Torquay, en Angleterre. Elle est bientôt mère de deux enfants et confrontée à la vie mondaine des expatriés, aux soucis des épouses et mères de famille bourgeoises.

En dehors de l'écriture, l'existence lui est un défi. « Je veux une vie-vie, et c'est pour cela que je veux faire de la littérature un bloc à part », observe-t-elle alors qu'elle est encore très jeune. Ses longues lettres adressées à ses sœurs qu'elle vénère, à ses amis demeurés à Rio, dessinent autant d'autoportraits complexes, regard d'une femme d'une lucidité et d'une intelligence étincelantes, dotée d'une angoisse existentielle dont elle tempère la détresse par un humour salvateur. « Le jour où j'arriverai à une forme aussi pauvre que je le suis au fond, au lieu d'une lettre, tu recevras une petite boîte pleine de poussière de Clarice (...) je sens en moi de l'eau fraîche, mais sans en dénicher la source », écrit-elle, de Naples, en novembre 1944 à son ami, le poète et dramaturge homosexuel, Lucio Cardoso (1913-1968), qui fut son immense amour, quoique platonique. Il y a là les lettres adressées d'abord à ses proches ; mari, sœurs, fils, et leur quotidien sans coquetterie d'une existence occupée d'épouse présente, de mère attentive, de femme ; il y a ensuite, les lettres adressées aux amitiés littéraires.

Écrire fut la grande affaire de la vie de Clarice Lispector. Ses lettres disent cette fraîcheur, cette chaleur, cette proximité de la missive qu'elle écrit, qu'elle attend. De Torquay, elle écrit à son ami, Paulo Mendes Campos, le 5 novembre 1950 :

« Hello, Paulo, Il y a si longtemps que je n'ai pas de vos nouvelles - que se passe-t-il ? J'ai envoyé des cartes postales à tout le monde et je n'ai pas reçu de réponse. Ensuite, un sage diplomate m'a appris qu'on n'envoie de carte postale que lorsqu'on n'attend pas de réponse - est-ce vrai ? Telle n'était pas positivement mon intention. Ici tout va bien. Maury travaille beaucoup, Pedrinho n'a pas la moindre notion d'être en Angleterre. Ce qui est vraiment charmant, ce sont les mouettes, innombrables, criant et volant bas. Il fait froid, il fait de la *saudade* et des choses plus confuses encore. Mais heureusement, il fait aussi de l'espérance. (...) » *Saudade*, ce mot portugais pour exprimer un sentiment subtil, intraduisible qui mêle mélancolie,

nostalgie et espoir, et qu'on retrouve si souvent dans la correspondance de l'écrivaine brésilienne. Alors, la lettre qu'elle écrit, qu'elle reçoit, qu'elle espère, agit pour dire l'apparente banalité du quotidien de la vie, pour dire l'intensité de la littérature, pour dire tout son questionnement sur l'étrangeté du monde, bien cachée. Voilà trente-sept années de vie d'une épistolière qui en vécut cinquante-sept, dont une quinzaine, loin de son pays.

1 Clarice Lispector, *Correspondance*, Édition intégrale. Traduit du portugais (Brésil) par Didier Lamaison, Claudia Poncioni et Paulina Roitman. Éd. des femmes, Antoinette Fouque, 2021

2 Benjamin Moser, Clarice Lispector, *Une biographie, Pourquoi ce monde ?* Traduit de l'anglais (États-Unis) par Camille Chaplain. Suivi d'un entretien entre l'auteur et Antoinette Fouque, 2012

3 op. cité, p. 385

4 op. cité p. 23

5 op. cité introd. p. 19

Clarice Lispector

Correspondance

Édition intégrale

Traduit du portugais (Brésil) par Didier Lamaison, Claudia Poncioni et Paulina Roitman

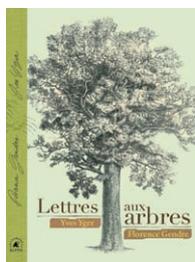
Éditions des femmes-Antoinette Fouque, déc. 2021.

400 pages, 26 €

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Correspondances



Yves Yger, Florence Gendre, *Lettres aux arbres*. Il est conteur, marcheur sur les chemins de France, herboriste – il a découvert les plantes dès son plus jeune âge – fils de médecin et passionné d'ethnobotanique populaire, pharmacien pendant près de trente ans, qui tint ses propres officines en Bretagne, plus attiré par la botanique que par la chimie ; elle dessine, s'est formée au dessin dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle, fascinée par les représentations florales des natures mortes anciennes et les plan-

ches botaniques -- elle qui avait grandi au sein d'une famille d'artistes et d'alpinistes et rêvait d'être entomologiste, pour voyager et dessiner les insectes. À deux, ils réalisent ce livre illustré qui rassemble vingt-huit lettres qu'Yves Yger adresse aux arbres, telle une ode à la poésie, à la contemplation, à la rencontre avec la nature. Lettres enflammées, lettres amoureuses, comme on écrit à celui ou à celle qu'on aime. En préface, il nous dit ceci : « Longtemps, je ne leur ai pas répondu. Ils m'envoyaient leurs messages, leurs bonnes feuilles, et je ne savais pas comment leur écrire. Je parlais dans les bois, chantais parfois, et leur récitais des poèmes inventés dans l'instant. » Il prend l'occasion d'une promenade au jardin des Plantes de Montpellier pour raconter sa première rencontre déterminante : un arbre, cousin de l'olivier, vieux de plusieurs siècles, au tronc immense et noueux. Dans ses multiples anfractuosités, se nichent des milliers de petits mots de promeneurs : vœux, déclarations, confessions, abandon de l'un ou de l'autre... Il n'ose faire de même, mais se surprend à envier ces messagers secrets, ces « êtres purs qui ont la foi des marronniers, la croyance dans les dryades et les divinités sylvestres ». Alors, après avoir observé les arbres, les avoir tant rencontrés, leur avoir tant parlé, lui qui partage ses causeries botaniques dans les villages et les jardins de France, il prend sa plume. Éd. Transboréal, Elytis, 174 p., 29,90 €. Corinne Amar.

Ouvrage publié avec le soutien de la Fondation la Poste



Romans

Jérôme Attal, *L'âge des amours égoïstes*. « Laura partait trois semaines en Espagne. Chez qui, avec qui, je n'osais prendre le risque de m'en informer. De quoi devais-je me plaindre ? Laura s'intéressait à moi, passait ses bras autour de moi pendant que nous dansions, comme les particules de glace d'eau tournent autour de Saturne dans le vide infini du Système solaire. » C'est l'âge des amours estudiantines et des passions qui se battent pour leurs lendemains, c'est l'âge des espérances et des grandes mélancolies qui les traversent ; c'est l'âge des longues lettres pudiques et enflammées que l'on donne à l'autre dans la main parce qu'on n'ose pas

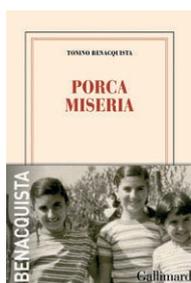
JÉRÔME
ATTAL
*L'ÂGE DES AMOURS
ÉGOÏSTES*



dire ou encore, qu'on va déposer en secret, dans sa boîte aux lettres. C'est l'amour des longs mails qu'on envoie, obsédé par l'image, la pensée de l'autre. Il s'appelle Nico, il a vingt-six ans, et on le suit dans les rues de Paris et dans sa vie, pendant une année, d'un soir de réveillon à l'autre. Étudiant en histoire de l'art à Paris, c'est sa dernière année ; il travaille un mémoire à rendre sur Francis Bacon, chante dans un groupe aussi, est amoureux surtout – de Laura, qu'il a croisée ce premier soir de réveillon. C'est l'âge des incertitudes et des brûlures au cœur, quand l'autre ne vous aime pas comme vous l'aimez, quand tout

à coup le fantôme d'amour, le désir de l'autre, perdent de leur grave intensité, mais sans trop de douleur ; « un coup dans l'estomac pour la forme. Une mouffe au lieu d'un gant de boxe. » Un roman qui porte en lui une musique douce et poétique comme la grâce du souvenir ou encore, qui fait apparaître des phrases et des images qui d'elles-mêmes font comme des chansons. On peut alors comprendre que le romancier soit tout autant auteur compositeur interprète : la musique n'est jamais très loin de son univers romanesque. Éd. Robert Laffont, 225 p., 19 €. Corinne Amar

Autobiographies / Mémoires



Tonino Benacquista, *Porca Miseria*.

Dans le musée imaginaire de sa mémoire, Tonino Benacquista a accroché des portraits de ses proches ou de personnes croisées furtivement, comme autant de visages qui lui rappellent « la multitude d'interactions humaines qui [l]e constituent comme une mosaïque. » Son musée mental abrite aussi des toiles abstraites. « Elles illustrent mes états d'âme, mes questionnements, et d'une manière générale tout ce qui de mon passé reste inabouti ou irrésolu, idéaux abandonnés, rancœurs inoubliées, désirs inassouvis à jamais, doutes, frustrations incurables, malentendus persistants, langoureux, certitudes revues à la baisse, lâchetés éternelles. C'est dans ce bric-à-brac mental que je puise la matière de mes romans. Je suis un visiteur opiniâtre en quête de vérités dont la plupart resteront cryptées. » Jouant sur différents modes narratifs au fil de courts chapitres, le romancier et scénariste, compose un savoureux et sensible récit familial. L'hiver 1954, le plus froid du XXe siècle, son père Cesare installe sa femme Elena et ses quatre enfants à Vitry-sur-Seine. Originaires de la région du Latium en Italie, l'un comme l'autre ne se remettront jamais de ce déracinement. Contrairement à ses frères qui ont réussi en Amérique, Cesare restera ouvrier toute sa vie et noiera ses frustrations et ses humiliations dans l'alcool. Elena sera un bloc de mélancolie et de fragilité, incapable de se débrouiller seule en dehors de son foyer. Tonino Benacquista aurait aimé que ses parents lui transmettent autre chose que leur souffrance, que ce sentiment d'usurpation, de culpabilité d'émigré. Pour lui, le petit dernier de la fratrie, né à Choisy-le-Roy en 1961, l'Italie n'a que très peu de réalité, hormis les vacances d'été. L'école rime avec ennui mortel ; sa culture, sa curiosité, il se les façonne seul, avec ses amis, cette fenêtre sur le monde qu'est la télévision, Gotlib, Gosciny, ou encore le cinéma. Très tôt il a rêvé d'écrire, bien que le goût de lire lui soit venu tardivement. « J'ai peut-être trouvé là une manière de revanche à tant me laisser envahir par la culpabilité de ne pas dépasser le premier paragraphe d'un livre : en écrire un. » L'auteur de *La commedia des ratés* (1991) et de *Saga* (1997) sonde ici ses origines, les questions de double culture et d'appartenance et retrace son cheminement intime à la lumière du pouvoir salvateur de l'écriture. Éd. Gallimard, 198 p., 17 €. Élisabeth Miso

Dans le musée imaginaire de sa mémoire, Tonino Benacquista a accroché des portraits de ses proches ou de personnes croisées furtivement, comme autant de visages qui lui rappellent « la multitude d'interactions humaines qui [l]e constituent comme une mosaïque. » Son musée mental abrite aussi des toiles abstraites. « Elles illustrent mes états d'âme, mes questionnements, et d'une manière générale tout ce qui de mon passé reste inabouti ou irrésolu, idéaux abandonnés, rancœurs inoubliées, désirs inassouvis à jamais, doutes, frustrations incurables, malentendus persistants, langoureux, certitudes revues à la baisse, lâchetés éternelles. C'est dans ce bric-à-brac mental que je puise la matière de mes romans. Je suis un visiteur opiniâtre en quête de vérités dont la plupart resteront cryptées. » Jouant sur différents modes narratifs au fil de courts chapitres, le romancier et scénariste, compose un savoureux et sensible récit familial. L'hiver 1954, le plus froid du XXe siècle, son père Cesare installe sa femme Elena et ses quatre enfants à Vitry-sur-Seine. Originaires de la région du Latium en Italie, l'un comme l'autre ne se remettront jamais de ce déracinement. Contrairement à ses frères qui ont réussi en Amérique, Cesare restera ouvrier toute sa vie et noiera ses frustrations et ses humiliations dans l'alcool. Elena sera un bloc de mélancolie et de fragilité, incapable de se débrouiller seule en dehors de son foyer. Tonino Benacquista aurait aimé que ses parents lui transmettent autre chose que leur souffrance, que ce sentiment d'usurpation, de culpabilité d'émigré. Pour lui, le petit dernier de la fratrie, né à Choisy-le-Roy en 1961, l'Italie n'a que très peu de réalité, hormis les vacances d'été. L'école rime avec ennui mortel ; sa culture, sa curiosité, il se les façonne seul, avec ses amis, cette fenêtre sur le monde qu'est la télévision, Gotlib, Gosciny, ou encore le cinéma. Très tôt il a rêvé d'écrire, bien que le goût de lire lui soit venu tardivement. « J'ai peut-être trouvé là une manière de revanche à tant me laisser envahir par la culpabilité de ne pas dépasser le premier paragraphe d'un livre : en écrire un. » L'auteur de *La commedia des ratés* (1991) et de *Saga* (1997) sonde ici ses origines, les questions de double culture et d'appartenance et retrace son cheminement intime à la lumière du pouvoir salvateur de l'écriture. Éd. Gallimard, 198 p., 17 €. Élisabeth Miso

Récits

**Joan Didion, *Pour tout vous dire*.**

Traduction de l'anglais (États-Unis) Pierre Demarty. Préface de Chantal Thomas de l'Académie française. « S'il m'avait été donné d'avoir un tant soit peu accès à mon propre esprit, je n'aurais eu aucune raison d'écrire. Je n'écris que pour découvrir ce que je pense, ce que je regarde, ce que je vois et ce que ça signifie. Ce que je veux et ce que je crains. », dévoilait Joan Didion dans *Pourquoi j'écris* en 1976. Publié en français pour la première fois, *Pour tout vous dire* rassemble des chroniques, courant de 1968 à 2000, de l'une

des icônes des lettres américaines, disparue le 23 décembre 2021. Pionnière du « Nouveau journalisme » à l'instar de Tom Wolfe, Truman Capote, Norman Mailer ou Hunter S. Thompson, elle a ausculté sans relâche l'Amérique dans ce qu'elle avait de meilleur ou de pire. Ses reportages sur la contre-culture, la politique, la Californie (elle est née à Sacramento), les grands mouvements sociaux des années 60-70, ont fait sa renommée. Pendant cinquante ans, son style direct et son regard acéré ont alimenté les colonnes de journaux prestigieux comme *The New Yorker*, *The New York Review of Books*, *The New York Times*, *Life* ou *Esquire*. Plus récemment, elle avait exploré ses affres personnelles avec *L'Année de la pensée magique* (2005) et *Le Bleu de la nuit* (2011), les deux très beaux récits de deuil dédiés à son mari et à sa fille Quintana. La romancière, essayiste, journaliste et scénariste, évoque dans ce recueil ses débuts à *Vogue* en 1956, et la formidable école d'exigence d'écriture que cela a été. Qu'elle relate une réunion de Joueurs Anonymes, celle des survivants de la 101e Division aéroportée débarquée en Normandie ou la quête de magie de son ami le réalisateur Tony Richardson, elle déploie invariablement une intelligence aigüe des choses et des êtres. À plusieurs reprises, elle partage sa vision de l'écriture, soulignant l'importance d'une narration subjective, sans fioritures, du choix des mots, du rythme. Au passage, elle ne manque pas de rendre hommage à Hemingway, dont le premier paragraphe de *L'Adieu aux armes* avait retenu toute son attention à l'âge de douze ans. Loin des concepts abstraits, Joan Didion s'est toujours attachée à « voir, goûter, toucher » pour élaborer une pensée et rendre compte du monde. Éd. Grasset, 220 p., 17 €. **Élisabeth Miso**

Revue



Ian De Toffoli, Cristina Dias de Magalhães, Laurent Fels, Tullio Forgiarini, Danielle Hoffelt, Pierre Joris, Carla Lucarelli, Paul Mathieu Jean Portante, Nathalie Ronvaux, Jeff Schinker, Lambert Schlechter, Jean Sorrente, Florent Toniello, Hélène Tyrtoff.

Les Moments littéraires n° 47, la revue de l'écrit intime.

Diaristes du Luxembourg. Les Moments littéraires poursuivent la série des numéros « géographiques » consacrés aux diaristes francophones. Après les écrivains suisses romands (n° 43, Amiel & Co, janvier 2020), les Belges francophones (n° 45, janvier 2021), les diaristes du Luxembourg sont les invités du numéro 47.

Des carnets de voyage (Ian De Toffoli, Jean Portante...) aux journaux datés (Carla Lucarelli, Lambert Schlechter...) ou non datés (Laurent Fels, Jean Sorrente...), la diversité et la richesse de l'écrit intime transparaissent dans les quatorze textes présentés.

Après une introduction de Frank Wilhelm (Professeur émérite de littérature française et francophone de l'Université du Luxembourg), ce numéro propose des extraits des journaux ou des carnets intimes de Ian De Toffoli, Laurent Fels, Tullio Forgiarini, Danielle Hoffelt, Pierre Joris, Carla Lucarelli, Paul Mathieu, Jean Portante, Nathalie Ronvaux, Jeff Schinker, Lambert Schlechter, Jean Sorrente, Florent Toniello, Hélène Tyrtoff. Tous ces textes sont inédits.

Un portfolio de dix autoportraits de Cristina Dias de Magalhães complète le sommaire et montre l'apport de la photographie dans le récit de soi. <http://www.lesmomentslitteraires.fr/>
Présentation de l'éditeur.

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Concours



Correspondances théâtrales Le 7 février 2022 • Scala Paris

Le 7 février 2022, la Fondation La Poste et le théâtre de la Scala Paris, en présence d'Alexis MICHALIK, célèbreront l'art d'écrire des lettres au théâtre, et pour le théâtre. Cette soirée de gala verra la proclamation du palmarès du concours des CORRESPONDANCES THÉÂTRALES : une proposition innovante, ouverte à tous, qui unit l'art de la lettre et l'expérience du spectateur, autour d'une pièce, la bouleversante *Une Histoire d'amour*. 92 correspondances, soit 345 lettres, ont été rédigées par des spectatrices et spectateurs venu-e-s de tous les horizons, en prolongeant l'histoire de la pièce, ou en partageant l'expérience du spectacle.

<https://www.fondationlaposte.org/projet/correspondances-theatrales-gala-le-7-fevrier-2022-scala-paris>

<https://lascale-paris.com/action-culturelle/correspondances-theatrales/>



Théâtre / Lectures

Correspondance (1934) de Anaïs Nin & Henry Miller Le 25 janvier 2022, Studio Raspail, Paris 14 Joana PREISS & Olivier MARTINAUD / Compagnie Garçon pressé

Récit d'un amour fou, qui fait place peu à peu à la tendresse, la correspondance d'Anaïs Nin et Henry Miller exprime la bienveillance constante qui animera la relation entre ces deux écrivains d'exception. Lettre après lettre, on suit l'évolution de leurs rapports au fil des années tout en assistant à des échanges passionnants sur le devenir de leur œuvre et le sens de l'écriture. Deux personnages exceptionnels, sans complaisance l'un envers l'autre, unis dans une délimité essentielle, physique, matérielle et littéraire.

<https://www.facebook.com/garconpresse>

Expositions

Exposition « Hip-Hop 360 » Du 17 décembre 2021 au 31 juillet 2022 Cité de la Musique Philharmonie de Paris



La Philharmonie de Paris présente en décembre 2021 et pendant 6 mois une exposition retraçant 40 ans d'histoire du hip-hop. Avant d'être un phénomène de mode et de société, le hip-hop est d'abord un mouvement artistique d'une incroyable inventivité, qui a ouvert des horizons nouveaux à la musique et n'a cessé de renverser les barrières. Rap, graffiti, d-jaying, beatboxing, breakdance : toutes les nouvelles formes artistiques nées grâce à ce mouvement sont présentes au sein d'un parcours immersif, s'appuyant sur ses lieux et figures fondateurs. Une section intitulée « Boxe avec les mots » est consacrée au rap et à la punchline, formes d'expression vivantes et en perpétuel renouvellement. Mettant en lumière la subtilité et la complexité des textes de rap, elle expose comment, par l'invention d'un nouveau rapport à l'écriture et à la syntaxe, une forme musicale désormais prédominante est née.

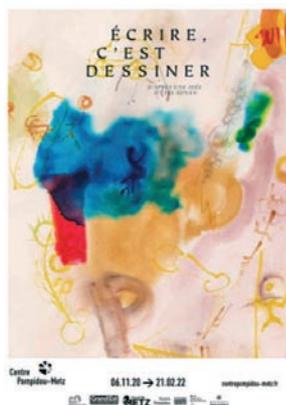
Mise en valeur du rap chansigné : notamment du fait de la rythmique et des fréquences sonores propres au rap, ce genre musical est particulièrement populaire parmi les personnes en situation de handicap auditif. C'est pourquoi la Philharmonie de Paris a souhaité mettre en valeur la pratique artistique du chansigné, laquelle consiste en l'interprétation par le corps et la langue des signes française d'une œuvre musicale.

Au sein de l'espace « Boxe avec les mots » les visiteurs ont la possibilité de découvrir des morceaux chansignés produits et captés sous format vidéo spécifiquement pour l'exposition. L'expérience sensorielle est renforcée par la connexion d'un gilet vibrant subpac aux dispositifs d'écoute. (visioguide et gilet disponibles à l'accueil).

Le graffiti, art du XXe siècle qui a certainement le plus travaillé et révolutionné l'écriture et la calligraphie, est également mis en avant tout au long de l'exposition. Des esquisses jamais révélées des pionniers jusqu'aux fresques monumentales de Grems et de Mode 2 créées spécialement pour l'occasion : une immersion totale dans l'histoire du graffiti. Une scénographie très réussie.

<https://philharmoniedeparis.fr/fr/active/exposition/23375-hip-hop-360>

Exposition « Écrire, c'est dessiner » Du 6 nov. 2021 au 21 février 2022 Centre Pompidou-Metz



Née d'une conversation avec l'artiste, poète et écrivaine Etel Adnan (24 février 1925-14 novembre 2021), l'exposition « Écrire, c'est dessiner » explore notre fascination pour l'écriture et ses signes, et leur proximité avec la pratique du dessin, opposant le monde manuscrit au monde numérique.

L'artiste se rappelle avec beaucoup de simplicité et de sensibilité comment l'arrivée d'une lettre était autrefois – il n'y a pas si longtemps – un événement considérablement plus éloquent que la réception d'un courriel. Selon l'écriture, le choix de la langue (elle-même navigant entre français, arabe et anglais), la couleur de l'encre, l'utilisation de la feuille ou de l'enveloppe même, le destinataire pouvait déjà faire pressentir l'état d'esprit de son correspondant. L'humeur, le caractère ou l'âge étaient autant de facteurs faisant évoluer la graphie, des informations que les claviers ont fait disparaître.

De cette conversation est née l'idée d'une exposition mettant en avant la poésie de cet « ancien savoir » qu'est l'écriture, à travers des lettres et manuscrits, mais aussi des œuvres graphiques issues des collections du Centre Pompidou, où l'écrit se mêle à l'image, voire disparaît complètement. Les supports de narration que sont le leporello, le rouleau, le livre, le cycle illustré, sont au centre de cette présentation, qui réunit des ensembles de dessins, notes et œuvres d'Etel Adnan, Pierre Alechinsky, Roland Barthes, Irma Blank, Pierrette Bloch, Louise Bourgeois, Frédéric Bruly Bouabré, Mirtha Dermisache, Christian Dotremont, A.R. Penck, Nancy Spero et Jacques Villeglé.

Ces œuvres sont mises en regard de cabinets d'écritures, contenant des manuscrits autographes de personnalités illustres (Arthur Rimbaud, Victor Hugo, Antonin Artaud, ...) ainsi que de précieux trésors des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque nationale de France (supports d'écritures et manuscrits anciens de différentes civilisations, brouillons d'écrivains, recueils de poésies,...), du Louvre, de l'Institut du Monde Arabe, des Bibliothèques-Médiathèques de Metz et du Grand Est (fonds Paul Verlaine, enluminures médiévales, ...), en lien avec des œuvres et films de Guy de Cointet, Alighiero e Boetti, Yuichi Inoué, James Lee Byars ou encore d'Art Brut. Témoignant d'une imbrication primordiale et d'une richesse infinie entre écriture et dessin, signe et trace, ce dialogue donne à l'exposition son titre : *Écrire, c'est dessiner*.

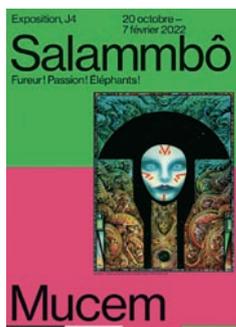
Lire l'article de Gaëlle Obiégly sur l'exposition (FloriLettres 223, oct. 2021) :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/ecrire-cest-dessiner-exposition-centre-pompidou-metz-par-gaelle>

Commissariat :

Jean-Marie Gallais, responsable du pôle Programmation du Centre Pompidou-Metz.

<https://www.centrepompidou-metz.fr/crime-c-est-dessiner>

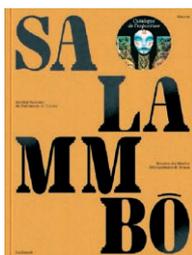


Exposition « Salammbô : Fureur ! Passion ! ÉLÉphants ! » Jusqu'au 7 février 2022 Mucem, Marseille

Le Catalogue d'exposition est publié avec le concours de la Fondation La Poste

L'année 2021 marque le bicentenaire de la naissance de Flaubert. À cette occasion le musée des Beaux-Arts à Rouen, le Mucem à Marseille et l'Institut national du patrimoine à Tunis s'unissent pour proposer une exposition inédite et ambitieuse, qui envisage la portée considérable sur les sciences et les arts du roman « monstre » de Flaubert. Le projet explore autant l'immense domaine de la création plastique que l'histoire et l'actualité des fouilles archéologiques du site de Carthage, illustrant la puissance démiurgique du mythe littéraire inventé par Flaubert.

L'exposition présente 250 œuvres issues des collections publiques et privées françaises et européennes, dont le musée du Louvre, la Bibliothèque nationale de France, le Musée national



d'art moderne-Centre Pompidou, le musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille, le Cabinet des Médailles (Archives municipales) de Marseille, les musées de Rouen, Munich et Berlin... Grâce à l'Institut national du Patrimoine de Tunisie, avec lequel le Mucem entretient depuis cinq ans une étroite politique de coopération, des prêts majeurs ont été consentis par les musées du Bardo et de Carthage, permettant au public français de découvrir les trésors archéologiques de l'époque punique.

Dans le catalogue, figurent notamment les fac-similés de :

-10 pages du manuscrit *Salammbo* de Flaubert qui font l'objet d'un commentaire complet par l'auteur

- une dizaine de pages de carnets de voyages tenus à Carthage

- deux lettres manuscrites.

<https://www.mucem.org/programme/exposition-et-temps-forts/salammbo>

Lire FloriLettres n°224, Flaubert et « Salammbo », du roman culte à l'exposition :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg224-flaubert-et-salammbo-du-roman-culte-lexposition>

Prix littéraires

Prix Sévigné 2021

La remise officielle est le 7 février 2022



Le prix Sévigné 2021 a été attribué à Alban CERISIER pour l'appareil critique de la *Correspondance 1930-1944* d'Antoine de SAINT-EXUPÉRY et Consuelo de SAINT-EXUPÉRY (Éditions Gallimard).

Le Jury composé de Jean BONNA (Président d'honneur, Membre correspondant de l'Institut de France, Claude ARNAUD, Jean-Pierre de BEAUMARCHAIS, Manuel CARCASSONNE, Jean-Paul CLEMENT (Membre correspondant de l'Institut de France), Charles DANTZIG, Anne de LA-CRETELLE (Présidente Fondatrice), Marc LAMBRON de l'Académie française, Gilbert MOREAU, Christophe ONO-dit-BIOT, Daniel RONDEAU de l'Académie française a voté et a décerné le Prix, au premier tour de scrutin, par 6 voix à :

Antoine de SAINT-EXUPÉRY, Consuelo de SAINT-EXUPÉRY

Correspondance 1930-1944

Éditions Gallimard

(Lire FloriLettres n°220, édition mai 2021 : Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, *Correspondance. Entretien avec Alban Cerisier*. Propos recueillis par Nathalie Jungerman :

<https://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-ndeg220-antoine-et-consuelo-de-saint-exupery-correspondance>)

contre 2 voix à :

Marianne et Daniel HALEVY, André SPIRE

Correspondance 1899-1961

Des ponts et des abîmes ; une amitié à l'épreuve de l'histoire

Éditions Honoré Champion

(Lire l'article de Mikaël Gómez Guthart dans les « Dernières parutions » de

FloriLettres n°221, édition été 2021 : https://www.fondationlaposte.org/sites/default/files/media/files/2021/07/florilettres221_2.pdf)

et 1 voix à :

Michel LEIRIS, Marcel JOUHANDEAU

Correspondance 1923-1977

Éditions Gallimard

(Lire l'article de Gaëlle Obiégly dans FloriLettres n°217, édition février 2021 : <https://fondationlaposte.org/florilettres/articles-critiques/michel-leiris-et-marcel-jouhandeau-correspondance-1923-1977-par>)

Partenaire du Festival de la Correspondance de Grignan, initié par son maire, Bruno Durieux, ancien Ministre, désormais présidé en 2022 par Éric-Emmanuel Schmitt, le Prix Sévigné est soutenu par la Fondation d'Entreprise La Poste (2001) et par la Maison Hermès (2007).

Retrouvez toutes les actions de la Fondation La Poste sur le site :

<https://www.fondationlaposte.org/25-ans-dactions>

<https://www.fondationlaposte.org/projets-culturels>

<https://www.fondationlaposte.org/web/index.php/projets-solidaires>

Outre les prix littéraires, les manifestations culturelles et les projets d'éditions, la Fondation soutient de nombreux projets solidaires.



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP B707
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org